

**Littérature, réparation et communauté : (r)appel des bords****Ana Paula COUTINHO**

Université de Porto

amendes@letras.up.pt

Le titre de cette réflexion est, certes, trop ample, voire ambitieux, pour le développement que je pourrai en présenter ici, mais si je tiens à le garder, c'est parce qu'il me semble fondamental d'identifier au préalable les notions sur lesquelles appuyer toute pensée sur la représentation littéraire d'une possible (ou impossible ?) jonction de la somme et des parties de la France contemporaine.

Le sous-titre de la journée de recherche qui est à l'origine de cette publication – « visage(s) contemporain(s) de la France dans les littératures de langue française » - part du principe que les traits actuels d'un pays, d'une nation, sont passibles de transparaître, d'être reconnus dans la production littéraire contemporaine. Or, il est tout à fait naturel qu'on commence par (se) demander pourquoi, ou dans quel but, il y aurait intérêt à essayer de découvrir la France sur les pages des auteurs de textes littéraires, que ce soit de la fiction ou de la poésie, au lieu de la chercher du côté des portraits que la sociologie en donne, du côté des cartographies, des études démographiques ou des analyses historiques sur les dernières décennies. Je ne m'adonne pas là à une simple question rhétorique, et je ne cherche pas non plus à utiliser une stratégie auto-défensive de la littérature, voire des études littéraires, face à d'autres discours sociaux, ce qui me paraît être plutôt une attitude tantôt hautaine, tantôt misérabiliste qui, au fond, sert très peu aux enjeux de la « pensée complexe » (Morin, 2005) réclamée par la contemporanéité. Tout en défendant une perspective historique et relationnelle de la littérature, je ne puis ignorer la raison d'être de la question évoquée sur la pertinence du regard littéraire sur le monde social, et je (me) la pose comme point de départ pour faire appel à une révision permanente de la signification même de la littérature, ce qui me semble être un présupposé, sinon même un devoir consubstantiel à tout acte critique.



Cela dit, quand on considère pertinent de se pencher sur les visages littéraires de la France, c'est que l'on part et d'un constat, et d'un argument : (1) nous constatons qu'il y a un assez grand nombre d'œuvres identifiées comme littéraires qui renvoient plus ou moins explicitement à des référents identifiés avec la réalité française contemporaine, et (2) nous présumons que la représentation littéraire développe des potentialités à la fois expressives, émotionnelles, intellectuelles, épistémologiques (au niveau aussi bien de la création que de la réception), à même d'enrichir, tout en les diversifiant, nos interprétations du monde qui nous entoure, et donc de modifier notre rapport à ses différentes instances, soit à travers l'observation et le jugement, soit même à travers d'autres actions plus directes sur lui. Ce n'est donc pas par une seule question de formation ou de tradition que l'on fait ici appel à des textes littéraires pour parler de la France contemporaine. C'est aussi pour des raisons à la fois épistémologiques et éthiques que nous leur reconnaissons.

Pourtant, au lieu de me pencher ici sur un ou des récits littéraires concrets, reflétant ou réfractant la diversité, les dialogues et les conflits de la France de nos jours, j'aimerais faire une sorte de détour en prenant le chemin du discours de la théorie et de la critique littéraires afin de déceler jusqu'à quel point celui-ci accueille et potentialise, et le constat, et l'argument que j'ai énoncés plus haut. À cet égard, je me propose de présenter les réflexions suscitées par un essai récent intitulé *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle* (Gefen, 2017). Son auteur, Alexandre Gefen, directeur de recherche au CNRS et critique notamment pour *Le Magazine Littéraire*, part de l'idée que nous assistons depuis le début du siècle à l'émergence d'une littérature « qui guérit, qui soigne, qui aide, ou du moins, qui fait 'du bien' » (*idem*: 9) – et je continue à le citer : une littérature qui se laisse conduire jusqu'à l'hystérie (*sic*) par de vrais moteurs émotionnels, tels que « la passion identitaire », ou par ce que Gefen désigne comme « idéologie de la relation » (*idem*: 256).

Nous savons bien que la reconversion transitive de la littérature française contemporaine est loin d'être une thèse inédite. Il suffit de penser à la vision d'ensemble bien ordonnée et pertinente de Dominique Viart et Bruno Vercier dans *La Littérature française au présent* (2005) ; il n'en est



pas moins vrai qu'Alexandre Gefen s'efforce de la dépasser. À part l'amplitude d'auteurs et d'ouvrages concrets évoqués, le grand mérite de son étude réside dans le fait qu'elle désigne une ligne herméneutique complémentaire, une proposition de lecture transversale, qui s'avère un paradigme de signification englobant une partie considérable de la production littéraire en France au long de ces presque deux décennies du XXI^e siècle. En effet, nous pouvons reconnaître dans l'idée de « réparation » présentée par Gefen - « réparation » entendue ici comme « correction », « redressement », sinon même comme « rachat » - une sorte d'avatar de « communauté » dans la littérature française, malgré l'absence actuelle d'écoles ou de groupes littéraires définis, ou justement pour faire face à ce vide. D'ailleurs, remarquons que le titre de l'ouvrage de Gefen ne situe pas seulement son *corpus* d'étude du point de vue chronologique, mais énonce déjà un angle d'analyse. Il ne s'agit pas d'une lecture de la littérature *du*, mais *face au* XXI^e siècle, c'est-à-dire, une lecture qui se penche sur des ouvrages littéraires qui manifestement se veulent un écho ou une réplique au moment présent. Par ailleurs, il importe aussi de faire noter que l'ensemble décelé ne signifie pas exactement une propriété ou qualité au préalable, il identifie plutôt une unité autour d'un « munus », d'une mission ou d'une fonction qui est, elle-même, raison constitutive de la communauté (Esposito, 2000). Peut-être pourrions-nous y déceler une variante ou une alternative aux formes plus traditionnelles de rapport entre littérature et collectivité(s) que l'on retrouve dans les notions de littérature nationale ou de littérature communautaire, dans la mesure où dans ces cas-là, il préexiste une idéologie de collectivité linguistique, sociale et culturelle par rapport à laquelle la littérature est conçue comme moyen de transmission et de reconnaissance symbolique. Par contre, ici, le collectif vient après-coup, il ressort des enjeux ou des caractéristiques que les ouvrages littéraires développent.

Pour ceux qui s'appuient encore fermement sur la fameuse opposition barthesienne entre « écrivants » et « écrivains » (Barthes, 1964: 153) ; pour ceux qui font coïncider littérature et principes modernistes d'autonomie esthétique absolue, d'art émancipé ou désintéressé, ce paradigme « réparateur », thérapeutique ne peut que provoquer de nombreuses

réticences. Ne serait-ce que parce que le terme « thérapeutique » fait immédiatement penser aux montagnes de livres de « développement personnel » ou de « bien-être » qui, au fil des dernières années, ont inondé le marché éditorial de masses et de distraction, mettant en question les frontières même entre littérature et paralittérature. Ces ouvrages-là se vendent énormément parce qu'ils sont servis par un bon marketing et parce qu'ils font soi-disant du bien, ils réconfortent, c.-à-d. qu'ils aident à réparer des existences tiraillées par des formes de vie et des sociétés de plus en plus déshumanisantes...

Mais André Gefen ne réduit bien-sûr pas la littérature qui accueille et travaille à la suite de ce que l'on appelle l'éthique du « care » (Molinier, 2009 ; Laugier, 2010) aux formes de « chik lit », aux « guides pratiques de self-help » ou, en général, aux « healing arts » (Gefen, 2017: 256). Du reste, l'essayiste a le soin d'établir le lien entre ce nouveau versant d'intervention de la littérature, qui émeut, qui fait mouvoir, et la triple fonction de la littérature inscrite déjà dans la poétique aristotélique : « enseigner, plaire, émouvoir ». Cela veut dire que la littérature a toujours présupposé une idée de réparation, aussi bien de nature linguistique que d'ordre social. Voilà pourquoi les « littératures de remédiation » présentées par Gefen fonctionnent surtout comme un moyen d'éviter les écueils du binarisme entre projets d'écriture associés à une certaine problématique mondaine et des œuvres qui suivent la tradition de la primauté formelle ou esthétique (*idem*: 21). De la part du discours critique, Alexandre Gefen essaiera aussi de contrebalancer les perspectives eudémonistes et hédonistes de littérature, sous-jacentes par exemple au courant de la « bibliothérapie », avec des conceptions et (dé)constructionnistes et désengagées d'une production littéraire « restreinte » selon les termes du sociologue Pierre Bourdieu (1992), et dont la sentence radicale de Maurice Blanchot, en 1955, dans son *L'Espace littéraire* est citée aussi par Gefen : « la lecture ne fait rien, n'ajoute rien, elle laisse être ce qui est » (Gefen, 2017: 255).

Le « tournant spatial » dans la critique littéraire pour lequel ont contribué et la réflexion philosophique de Michel Foucault, et la perspective du géographe Edward Soja, aussi bien que l'approche interdisciplinaire de la

géocritique, est venu consolider l'intérêt renouvelé avec lequel un nombre significatif d'écrivains a aussi cherché à racheter « la petitesse sociale du territoire », en gros, « la province », à travers « la grandeur de la langue », non pas au sens de « grandiloquence », mais du travail sur ses potentialités au niveau de la sémantique, de la syntaxe, et de ses significations sociales et culturelles. Loin des propos de l'ethnographie ou d'une quelque idéologie nationaliste de tradition barrésienne, il y a des romanciers comme Pierre Bergounioux, François Bon, Pierre Michaux ou Jean-Christophe Bailly qui, en même temps qu'ils interrogent l'espace, contribuent aussi soit à mythologiser les territoires et les activités qui ont subi l'exode rural, soit à mettre le centre des attentions sur la vie des banlieues, en ayant pour but central de « rattraper les voix des perdants ». Il y a là une forme de rachat par la force du style, par la création d'une cartographie littéraire des « marges et bords », sociaux et esthétiques, certainement plus pérenne que la cartographie qu'ont essayé de faire, entre reportage et essai collectif, François Bégaudeau, Arno Bertina et Olivier Rohe dans *Une année en France* (référendum / banlieues / CPE) (Bégadeau *et al.*, 2007).

Quoiqu'il reconnaisse que la tessiture du territoire est indissociable des problématiques sociales que s'y déroulent, la preuve étant la multiplication de récits qui (d)énoncent les plaies du corps social en France, Alexandre Gefen finit par exclure de son analyse les ouvrages qui, au départ, sont catalogués avec les « labels » de « francophonie », de « littérature d'immigration » ou des « études exilaires » (*idem*: 196). Cette exclusion préméditée s'avère quelque peu paradoxale, puisque c'est le même essayiste qui admet, à l'instar aussi d'autres critiques, que ces récits participent à une intention de « réparation symbolique », à partir du moment qu'ils utilisent les dispositifs littéraires comme « suppléance » (*idem*: 204). L'écrivain cherche à donner la voix aux subalternes, aux vies minuscules, aux oubliés et à ceux qui, normalement, restent en marge aussi bien de la société que de la parole littéraire. Il prolonge ainsi une des vocations du Romantisme dans la littérature du XIXe siècle, en tant que plateforme des invisibilités.

On pourra, donc, se demander si les œuvres qui n'ont pas été considérées dans cette analyse, par ailleurs ample, de la littérature

française au XXI^e siècle, ont subi l'exclusion à cause de leur thématique ou à cause de l'identité national et /ou culturelle de leurs auteurs. Gefen met aussi de côté la « littérature d'immigration », bien qu'il mentionne les ouvrages consacrés à « la question brûlante des migrants », qu'il classe globalement comme « romans humanitaires » (*idem*: 212). Selon lui, ces romans concourent à une nouvelle vague de littérature d'intervention sociale, à ne pas confondre avec la « littérature engagée » de tradition sartrienne.

Entre-temps, l'auteur de *Réparer le monde* a touché à celle qui est sans doute la question la plus sensible de toute cette littérature conçue et lue comme une « clinique énonciative » de la société actuelle. Je veux dire l'articulation entre l'intention de transfiguration de l'expérience du monde et la transformation (ou non) des formes littéraires (*idem*: 213), notamment à travers des interactions avec d'autres discours et d'autres interprétations, venus de domaines externes à la littérature, comme c'est le cas des Sciences Sociales et Humaines. À propos de cette attention à la performativité même des textes, nous suivrons volontiers Alexandre Gefen quand il souligne qu'il ne s'agit pas exactement de s'en remettre aux limites de la « littérature restreinte », autotélique et élitiste, en considérant le seul côté esthétique des ouvrages littéraires, mais au contraire, de tenir aussi compte leurs spécificités pragmatiques et cognitives par rapport à d'autres discours.

Donc, pour reprendre la question que je posais au début : à quoi bon écrire, ou à quoi bon lire des textes littéraires pour connaître ou pour reconnaître l'état actuel de la France? Nous pourrions toujours nous appuyer sur des réponses générales sur la différentialité de la littérature, comme celles qu'a données Antoine Compagnon dans sa célèbre leçon intitulée « La littérature, pour quoi faire? » (Compagnon: 2007): la pensée de la littérature est heuristique et non algorithmique; la littérature travaille sur l'exception, sa forme de connaissance est différente de l'érudition, la lecture du texte littéraire est toujours une expérimentation des possibles, etc. Or, cette étude de Gefen nous propose implicitement d'autres réflexions quand elle nous fait comprendre que les questions sur les buts ultimes de la littérature ne sont pas tout à fait dissociables d'autres questions connexes.

Par exemple, jusqu'à quel point la littérature ou, plus précisément l'écrivain qui mise sur la « mise en liens » avec le social, n'est pas le prisonnier de différents « agendas » qui lui sont externes, quand il accepte, par exemple, de participer à des « résidences d'écrivain »? (*idem*: 216) ? En outre, comment éviter la banalisation à laquelle s'apprête la littérature réparatrice qui se sert vaguement de quelques outils cognitivistes, ou qui ne fait que faire écho aux discours des médias sur le social? Bref, l'auteur de l'essai a bien réussi à faire voir que la «réparation » de cette littérature suscite plus d'interrogations qu'elle n'apporte de réponses...

Conscient du fait que la littérature française est en train de vivre une inflexion dans ses conceptions d'autonomie et d'universalité, et sans nullement ignorer les risques du nouveau paradigme, Gefen tient à souligner les virtualités de la quête d'intégration de formes de ce que l'on pourra appeler, à la suite de l'anthropologue Victor Turner, « communautés liminaires », c'est-à-dire, des communautés non structurées ou structurées de façon rudimentaire (Astruc, 2016), qu'il s'agisse de communautés virtuelles d'écriture, comme dans les « réseaux sociaux numériques », ou comme dans des groupes tels que le « collectif Inculte », un groupe d'écrivains, traducteurs et philosophes qui a édité une revue homonyme entre 2004 et 2011.

Nous serons donc menée à conclure que les expériences d'écriture et de communauté littéraire qui ne se limitent pas à acter les visages de la France contemporaine, tels que l'on peut les trouver ailleurs, par exemple dans les travaux des journalistes ou dans les études des sociologues ou politologues, contribuent « à inventer un peuple qui manque », dirait Deleuze, ou une France à venir, pourrions-nous ajouter. Et ce parce que ces écritures littéraires, plus ou moins hybrides, permettent et de prendre conscience de la réalité extérieure au texte, et de concevoir autres formes de réel à partir de la construction de nouvelles formes discursives. Ce qui s'avère important, je dirais même fondamental, c'est de ne pas réduire un phénomène aussi complexe, aussi polyédrique que la littérature française (comme toute autre littérature ou comme la France-même) à une seule perspective de création et de lecture, malgré son importance actuelle. Il faut notamment que cette perspective-là ne réduise pas la littérature à un



seul type de discours, comme c'est ici le cas avec le récit, en oubliant, par exemple, la poésie... En somme, il faut faire un appel constant au discernement critique (en création comme en réception) pour ne pas confondre « un retour fécond et efficace à l'optimisme littéraire humaniste » avec « une réponse improvisée et utilitariste à la détresse existentielle et sociale du sujet contemporain », pour faire ainsi un dernier appel aux expressions d'Alexandre Gefen (*idem*: 269).

Bibliographie

ASTRUC, Rémi (2016). « Retour sur l'anthropologie de Victor Turner / A Look back at Victor Turner's anthropology », CCC, 7 novembre 2016, [en ligne]<https://wordpress.com/page/communautedeschercheurssurlacommunautewordpress.com/1101>

BARTHES, Roland (1964). *Essais critiques*. Paris: Seuil, Coll. « Tel Quel ».

BOURDIEU, Pierre (1992). *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris: Seuil.

BÉGAUDEAU, François / BERTINA, Arno / ROHE, Olivier (2007). *Une année en France (référendum/ banlieues/ CPE)*. Paris: Gallimard.

COMPAGNON, Antoine (2007). *La Littérature, pour quoi faire?*. Paris: Fayard.

ESPOSITO, Roberto (2000). *Communitas. Origine et destin de la communauté*, précédé de *Conloquium*, de Jean-Luc Nancy. Paris: PUF.

GEFEN, Alexandre (2017). *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*. Paris: Éditions Corti.

LAUGIER, S. (2010). « L'Éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, 42,(3), pp. 112-125. doi:10.3917/mult.042.0112.

MOLINIER, Pascale et al. (2009). *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris: Payot.

MORIN, Edgar (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris: Seuil, Coll. « Folio ».

VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La Littérature française au présent - Héritage, modernité, mutations*. Paris: Bordas.